

MICHEL COURNOT

Chacun sa liberté

par Michel Cournot

JE vais me permettre, cette dernière semaine de l'année, de répondre aux mécontents. Il pleut, les nouveaux films de la semaine, comme « Lady L », d'Ustinov, ne valent pas un clou, et je ne sais pas pourquoi je pense avant tout, ce matin, aux lecteurs.

Les lecteurs, les spectateurs, il leur arrive parfois d'avoir beaucoup de talent. Je reçois de Saint-Brieuc, de Bâle, de Vierzon, de Douala, de longues lettres sur le cinéma, sur « le Bonheur » d'Agnès Varda ou sur le sketch d'Eric Rohmer dans « Paris vu par », qui sont des analyses critiques de toute première valeur. Lorsque des ciné-clubs me font l'honneur de m'inviter, il y a toujours une jeune fille ou un jeune homme, au moins un, qui se lève dans le public, et qui fait à propos de Resnais, de Claude Chabrol, des remarques passionnantes. Cela pousse à la modestie. La distribution des emplois reste, jusqu'à un certain point, un jeu du hasard : il existe aujourd'hui en France, j'en suis persuadé, quelques centaines de personnes qui tiendraient la chronique cinématographique du « Nouvel Observateur » avec plus de talent que moi. Et je constate une chose étrange : les lecteurs qui, dans leurs lettres, manifestent leur talent, ne sont pas ceux qui écrivent à Jean Daniel pour lui demander mon renvoi.

Ceux qui le demandent se plaignent d'abord d'une chose : la page de cinéma du « Nouvel Observateur » est devenue un délire, un théâtre d'explosions lyriques, où l'on ne parle pas de cinéma.

Des fiches

Je répondrai simplement que nous avons publié dans cette page, tout au long de l'année, des interviews ou des articles de cinéastes, d'acteurs, de techniciens, qui ont apporté aux lecteurs des informations sur les pratiques et les techniques du cinéma, qu'aucun hebdomadaire de grande information n'avait jamais, à ma connaissance, passés dans ses colonnes.

Les meilleurs techniciens du cinéma ont expliqué ici comment se font les films, ils ont expliqué la construction des décors, le choix des accessoires, le travail des laboratoires sur la pellicule, les bains de développement, l'enregistrement et le mélange des sons, tels procédés de montage, les avantages et les inconvénients du star-system, les difficultés de la production. Dans un hebdomadaire de grande information, c'est nouveau : on y lisait d'habitude les états d'âme des actrices, on n'y lisait pas l'art du cinéma expliqué par l'opérateur Coutard ou l'ingénieur du son Fano. Les textes de cette nature reviendront régulièrement dans nos pages, il est bon que le grand public sache ce qu'est réellement un film.

Seconde remarque des mécontents: le critique de cinéma du « Nouvel Observateur » parle de la pluie et du beau temps, du poisson le vendredi ou du vent chaud dans le Midi, il cite Claudel ou Breton, il ne donne pas l'impression d'être un spécialiste, nous réclamons un spécialiste.

A cela je répondrai : méfiez-vous des spécialistes, ils ne peuvent pas tout faire. Ils peuvent établir des biographies, des filmographies. Ils peuvent donner les dates exactes, l'orthographe correcte des noms. Ils ont les fiches, les connaissances. Ils sont capables de mettre au point des « dossiers » exacts pour des encyclopédies, des dictionnaires, ou même pour des revues spécialisées mensuelles comme « Cinéma 66 » ou « les Cahiers du cinéma ». Ils ne sont pas nécessairement qualifiés pour « flairer » les œuvres d'art, ou pour écrire tout simplement à leur propos. Ils sont faussés, gauchis, paralysés par leur savoir.



MARLÈNE JOBERT, CHANTAL GOYA, JEAN-PIERRE LÉAUD DANS « MASCULIN FÉMININ », DE JEAN-LUC GODARD
« C'est bien cela mon drame »

La petite Mme Phèdre

Donnez-vous la peine par exemple de prendre en main les « Œuvres complètes » de Racine dans la très sérieuse édition de la Pléiade. Cette édition de Racine est faite par un certain Raymond Picard, si je comprends bien, professeur à la Sorbonne et spécialiste de Racine. Or chaque pièce de Racine est précédée, dans cette édition, d'une sorte de « critique » de la pièce, qui est chaque fois un prodige de crétinisme. Il faut les lire pour y croire. On dirait une marquise gâteuse qui ne connaît rien de Racine et qui bavarde au hasard dans un salon de thé en rapportant les derniers potins abjects sur les coucheries de la petite Mme Phèdre, sur sa femme de chambre, etc. M. Raymond Picard *sait* sûrement qu' « Athalie » a été imprimée pour la première fois en 1691 : il n'est pas fichu d'aligner sept lignes un tant soit peu lisibles sur « Athalie », tragédie de Racine en cinq actes et en vers. L'édition de Racine dans la Pléiade serait incomparablement *plus sérieuse* si M. Raymond Picard avait seulement fait son métier, c'est-à-dire avait vérifié les dates, les noms, et l'état correct du texte, et si les textes précédant les pièces avaient été confiés à des personnes qui ne sont pas spécialistes de Racine, à Vilar, Michel Simon, Pierre Boulez, Saint-John Perse, des gens qui auraient réagi aux pièces de Racine comme des lecteurs, des spectateurs, qui auraient apporté quelque chose.

Un film sort, par exemple « Viva Maria ». Que doit attendre le lecteur du « Nouvel Observateur » ? Il doit attendre un texte vrai, vivant, lisible, qui *corresponde*, d'une manière ou d'une autre, à « Viva Maria », qui lui ressemble, qui en donne une idée.

Un spécialiste, que va-t-il faire ? Il va dire que le dernier film de Louis Malle, c'était « le Feu follet », il va dire que par moments ce film fait penser à « Viva Zapata », il va dire que le fils de Luis Buñuel a collaboré au film, il va dire que la production a coûté tant de milliards, etc., il va sortir tout son savoir de spécialiste, il ne va pas pouvoir s'en empêcher, ses connaissances de spécialiste sont à la fois sa fierté et sa raison d'être.

Or, chaque fois qu'il va faire preuve de ses connaissances de spécialiste, il va tromper le lecteur sur la vraie nature de « Viva Maria ». Car il n'y a rien, mais vraiment rien de commun, pour un spectateur normal, libre d'esprit, à « Viva Maria » d'une part, au « Feu follet », à « Viva Zapata », à Buñuel, aux milliards, de l'autre. Les informations *justes* que ne peut s'empêcher de donner le spécialiste peuvent très bien être autant d'erreurs, autant de fausses pistes pour le lecteur de bonne foi. Il y a une chose terrible : plus le spécialiste s'affirme comme spécialiste, pour mettre le lecteur en confiance, plus il l'égare.

Le mode d'emploi

Le critique de cinéma spécialiste, une fois qu'il a aligné ses connaissances de spécialiste qui mettent le lecteur sur une fausse voie, ne sait plus quoi écrire sur le film. Il ne peut qu'emboîter aveuglément le pas à la rumeur collective, et c'est pourquoi *toutes* les critiques des spécialistes se ressemblent : pour les spécialistes, « Journal d'une femme en blanc », d'Autant-Lara, est un film gros et vulgaire, « Juliette », de Fellini, un fabuleux monument de lyrisme onirique, « Pierrot le Fou » une plaisanterie d'amateur, « les Grandes Gueules » un film sain d'action qui sent la forêt, etc. Ils disent ce que la publicité et la rumeur dirigée leur dictent, ils ne voient pas le film tel qu'il est, ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, ils ont leur nez de spécialistes dans leurs fiches de spécialistes. C'est tout.

Autre objection faite souvent à cette page de cinéma : « Nous ne comprenons pas, écrivent les lecteurs, quel film il faut aller voir, nous ne nous sentons pas guidés. »

Cette objection est assez juste, j'aurais dû donner, à plusieurs reprises, le « mode d'emploi ». Le voici : le